

Maxime PORTAL

PEINTURES DE GUERRE 39-45

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-227-0884-5

© Maxime Portal

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DÉCLARATION DE GUERRE

En Tunisie, le mois de septembre est encore très chaud, et celui-ci l'était particulièrement. Nous étions une bande de gamins âgés sept à dix ans, nous jouions à la guerre, armés de sabre de bois et comme bouclier des couvercles de lessiveuses, et sur le chef des tricornes en papier journal. Mais ce qui donnait du réalisme à notre antagonisme, c'est que la place Hoche où nous avions l'habitude de nous mesurer était transformée depuis quelque temps en abri.

Des terrassiers étaient venus percer en tous sens des tranchées larges d'un bon mètre et profondes de presque deux, par-dessus, ils avaient posé des tôles ondulées recouvertes d'une forte épaisseur de terre. Ces labyrinthes nous offraient des lieux nouveaux de jeux que nous ne nous lassions pas d'explorer.

Ces précautions de défense passive, nous avaient été imposées par Mussolini qui menait une guerre victorieuse contre des Éthiopiens et des Lybiens, pieds nus, mais armés de bâtons... Et ce jour-là, l'innocence enfantine jouait...

En Afrique du Nord, il y a des heures si chaudes quand le soleil darde ses rayons sur nos têtes, que même notre ombre reste cachée.

La ville est comme figée, seules quelques silhouettes furtives vont de-ci de-là. Les calèches sont alignées

sous les micocouliers, les cochers dorment sur leur siège, le chef enfoui sous le capuchon de leur burnous et les chevaux somnolent aussi à l'abri de leur chapeau de paille.

Il faut être enfant du pays pour mener de furieux combats à l'arme blanche à cette heure chaude du jour. Aussi ces tranchées profondes et fraîches nous attirent-elles. Nos assauts y gagnaient en réalisme. Nous ne savions pas encore que nous allions en avoir tout notre soûl de la guerre.

Tout à coup, sans crier gare, des sirènes hurlent répétant sans cesse leurs cris lugubres, sur l'instant surpris, étonné, puis angoissé, nous restons là figés, incapables de comprendre ce que ce vacarme veut nous dire. Les persiennes se mettent à claquer, des gens apparaissent aux fenêtres, criants, gesticulants, puis soudain la rue s'emplit. Une foule qui a comme perdu le sens de l'orientation court en tous sens, hurlant : c'est la guerre, c'est la guerre... !”

Affolées, les mères empoignent leurs enfants et rentrent chez elles. Je reste seul sur la place, dérisoire combattant, mon chapeau en papier sur la tête, mon épée de bois à la main.

Papa n'arrive jamais avant sept heures de son travail, j'ai tout le temps devant moi. Bientôt, surgissant de je ne sais où, des hommes envahissent le square, placardant sur tous les murs de grandes affiches tricolores. Je m'approche, et levant le nez, je lis :

— MOBILISATION GÉNÉRALE, tous les hommes doivent... Etc, etc.

Une main se pose sur mon épaule, je me retourne, papa est là, il me regarde l'air grave, même triste. Surpris par sa présence à cette heure bien inhabituelle, il me dit :

— Viens-nous allons dans notre chambre, il faut que je te parle, nous avons des décisions importantes à prendre.

Depuis longtemps déjà nous avons pris l'habitude de décider ensemble des événements graves de notre vie, mais ce jour-là, je compris vite que d'autres avaient pris des décisions qui nous échappaient et qui allaient bouleverser notre existence.

À cette époque, nous étions avec papa, dans une pension de famille, chez une méchante femme, où nous avions une méchante chambre et une méchante table, tout me semblait, méchant, chez cette « Ténardier »

Je considère papa un peu comme un oracle, tout d'abord parce qu'il est bon, juste et protecteur, un homme courageux qui m'a aidé à passer presque sereinement des tourmentes qui auraient pu être difficilement surmontables par un enfant .

Le divorce de mes parents fut tumultueux, orageux, et j'en ai beaucoup souffert. Mon amour pour eux est in-

tact, car je n'ai jamais cherché les causes de ce drame, qui leur appartenait.

— Mon fils, tu as dû comprendre qu'aujourd'hui notre pays est entré en guerre contre l'Allemagne, c'est une chose grave et terrible pour notre pays, mais nous devons y faire face avec courage, tu as lu l'affiche de mobilisation, cela veut dire que tous les hommes de France doivent rejoindre dès ce jour leurs régiments. Parmi ces hommes, il y a beaucoup de pères qui doivent partir et laisser leurs enfants, mais pour nous deux les choses seront plus difficiles encore.

Depuis des années maintenant nous vivons tous les deux, partageant nos joies et nos peines, et crois bien mon fils que l'idée de me séparer de toi m'est insupportable, mais il faut que tu comprennes, je dois faire mon devoir et cette épreuve-là sera sans doute la plus terrible que nous aurons à vivre. J'ai bien réfléchi et je pense que cette guerre devrait être assez rapide, et aussi qu'elle devrait se dérouler ici en Afrique du Nord à cause du conflit libyen. Mon seul souci, en ce moment c'est ta sécurité, mais puisque de toute façon nous devons être séparés, j'ai décidé de t'envoyer en France, d'abord chez mes frères à Paris, puis chez notre tante en Normandie. Tu verras elle habite un joli petit village, proche d'une belle forêt, chez elle je suis tranquille tu seras à l'abri de toute guerre, tu vivras paisiblement ces quelques temps d'absence et bientôt je viendrais te chercher et la vie à nouveau sera comme avant.

Papa, cet homme exceptionnel, au bon sens éprouvé, comment se pouvait-il qu'il ait été si piètre stratège !

Les événements, hélas, allaient le confirmer magistralement.

En peu de temps, nous avons fait nos bagages, nos biens tiennent à l'aise dans deux petites valises. Papa avait soldé la pension à la mégère, et nous voilà main dans la main nous rendant vers le lieu de convocation des appelés. C'était sur le grand terrain longeant le lac. L'armée, en toute hâte, avait organisé un camp d'accueil avec des baraques où les hommes se présentent pour être dirigés vers leurs régiments. Quand arrive le tour de mon père, il me tient toujours fermement par la main. Les officiers, assis derrière leur longue table, écarquillent leurs yeux puis l'un d'eux aboie. » Que fait ici cet enfant ? »

— C'est mon fils, je vis seul avec lui et ici en Tunisie je n'ai pas d'autre famille. Je souhaite qu'il rentre en France ou mes frères le garderont pendant toute la guerre. Je leur demanderai de le confier à une de mes tantes qui habite un village de Normandie ou il sera très bien et en sécurité.

— Il y a des orphelinats pour s'occuper de votre fils !

— Il n'en est pas question, je ne confierai pas mon enfant à un orphelinat ! Il a une famille, il ira chez elle.

Après ce court échange, on nous dirige vers une tente où des médecins et des infirmières s'affairent.

Un long moment, plus tard, un jeune officier vient nous chercher, et nous conduit vers un petit bu-

reau, face à face, les deux hommes parlent longuement. Mon père présente de nombreux papiers que souvent je l'avais vu manipuler et l'officier remplit des pages de questionnaires.

Encore une fois, je ne me sentais pas concerné par toute cette agitation, pourtant une partie importante de ma vie se préparait là ; mais que pouvait faire un enfant sur sa destinée !

Pour m'occuper, je regarde et observe les activités militaires sous la grande tente. Je suis fasciné par une file d'hommes torse nu, je les vois de dos, près d'eux passe un soldat assez jeune portant une écuelle en forme de haricot, il est précédé par un officier en blouse blanche qui puise dans le plat de longues aiguilles qu'il plante d'un geste sec dans les omoplates offertes. À chaque coup d'aiguille l'échine tressaille, et les muscles se tendent, je suis horrifié, j'ai mal partout, aux genoux, au ventre, à la mâchoire que je serre trop fort. J'ai peur, papa me prend la main.

— Viens, je vais t'expliquer !

Le jour est bien avancé et près du lac l'air est beaucoup plus frais. Dans l'immense camp que des soldats finissent d'entourer de grillage, une foule de plus en plus dense s'active en tous sens. Des fournées de civiles s'engouffrent sous ces grandes tentes et en ressortent militaires. Papa cherche la sienne afin que lui aussi se métamorphose, on trouve enfin celle qui porte le bon numéro.

C'est pour moi comme de pénétrer dans la caverne d'Ali Baba, des montagnes de vêtements, de chaussures, de casques, de calots, de masque à gaz, de gourdes, de quarts, de gamelles... Je suis ébloui, tout ce qui nous a toujours manqué pour jouer à la guerre est ici à profusion, j'aurais aimé que mes petits camarades soient là pour voir tout ça !

Nous suivons en rang d'oignons le long d'une grande table. Des spécialistes de la mensuration d'un coup d'oeil vous toisent, et délivrent les paquetages aux hommes. Ces gens-là doivent avoir une déformation des cordes vocales, car ils ne savent rien faire sans hurler. Quand un homme se présente devant un fourrier disponible, celui-ci le jauge d'un regard, en hauteur, largeur, poids, puis il lui aboie au visage la litanie complète du parfait paquetage : un pantalon de toile, un pantalon de drap, un treillis, une veste, une capote, deux caleçons, deux paires de chaussettes, etc..etc.Alors que c'est le tour de mon père, le bonhomme le regarde la bouche ouverte et les yeux tout ronds. Cette fois il prend son temps ! Ces yeux vont de bas en haut et de haut en bas puis il se penche par-dessus la table pour voir sans doute si mon père n'est pas juché sur un tabouret, il est vrai que mon père est un gaillard d'un mètre quatre-vingt-deux. Sa perplexité n'ayant pas résolu son problème, la confection du paquetage de papa exige beaucoup plus de temps que pour les autres. Ce surcroît de travail l'ayant encore rendu plus hargneux, il veut absolument savoir ce que je « fous » dans ses pattes, Papa hurle à son tour et moi, je m'amuse beaucoup de tous ces événements aussi soudains qu'insolites.

La ronde des démarches, malgré leur nouveauté, commence à me fatiguer, puis perce en moi une certaine inquiétude.

Je comprenais le départ imminent de mon père pour la guerre et mon devenir s'assombrissait. J'avais vécu des bouleversements difficiles, parfois déchirants, mais aujourd'hui, le mot guerre sur toutes ces lèvres me troublait et m'effrayait. Je savais que pour les grandes personnes un conflit n'était pas un jeu ! Eux la faisaient méchamment, ils pouvaient même en mourir.

Pour notre dernière démarche, nous cherchons une baraque avec dessus une croix rouge, ce qui doit nous faciliter la tâche, c'est moi qui la remarque le premier, nous concourrons souvent comme cela papa et moi, c'est un jeu entre nous. Là, c'est un officier qui nous reçoit, il est entouré de trois jeunes infirmières en blouse blanche avec sur leur tête un foulard de même couleur rehaussé d'une croix rouge.

Je les vois encore gentilles et douces de la voix et du geste. Personne n'a eu le temps de me demander tout au long de cette journée, si j'ai faim et soif. Aussi quand elles me proposent des tartines et du chocolat, j'accepte avec empressement et gourmandise. Du coin de l'oeil, je surveille papa, qui montre à nouveau ses papiers. Ils parlent longuement, et il remplit d'autres et d'autres formulaires, et redonne de nombreuses signatures.

L'officier se lève enfin, il serre la main de mon père, puis s'approchant de moi il me tapote la tête, et me dit :

— Ne crains rien ! Tu vas faire un beau voyage, car je sais ta destination, et je te promets que ton papa viendra vite te chercher !

Le jour commence à tomber, en cette saison les eaux basses du lac deviennent toute rose au coucher du soleil, comme les flamands qui les recouvrent par milliers, nous aimons ce lieu et ce spectacle et souvent nous y promenions. Le camp est maintenant entièrement clos d'un haut grillage. Seule une grande entrée, gardée par des sentinelles est l'unique espoir d'échapper à ce cauchemar.

Papa allait-il la franchir, me guidant par la main afin que tout ceci s'estompe dans mon souvenir et disparaisse avec l'insouciance de l'enfance ?

— « Maxime. Maxime. Maxime. »

Cette silhouette accrochée au treillage, je l'aurais reconnue entre mille. Comment des événements aussi terribles, ont-ils pu me faire oublier maman ? Je sur-saute violemment et m'arrachant de la main de mon père, je cours vers elle.

— « Mon fils, mon petit, je t'ai cherché partout, j'ai cru devenir folle. Que fais-tu là au milieu de tous ces militaires ? Où est ton père ? Appelle-le, j'ai besoin de lui

parler tout de suite. Sors de ce camp, viens avec maman !

À cet instant, mon père nous rejoint.

— “ Bonsoir Isabelle ! Comme tu vois, les choses se sont précipitées, c’est la guerre et je dois partir.”

— “ Alors, tu vas me laisser Maxime, je vais bien m’en occuper, je vais le protéger. Tu pourras le reprendre si tu veux à la fin de la guerre, elle ne sera pas longue, tout le monde le dit... et puis...

— ‘Non Isabelle, je ne laisserai pas notre fils en Tunisie pendant la guerre, ce serait trop dangereux. Je pense que la guerre pour une grande part, se déroulera en Afrique du Nord (il n’avait pas tout à fait tort) les armées Italiennes y sont déjà et les Allemandes ne tarderont pas à les rejoindre. Aussi, j’ai décidé que Maxime partira en France, d’abord sur Paris chez mes frères et si c’est possible, chez ma tante en Normandie. Il sera en sûreté, loin de la guerre et de ses dangers. Tout est prêt, j’ai l’accord de l’armée, les papiers sont remplis et il embarque demain matin à l’aube.

— Non, non... criait ma mère en pleurant. Tu ne peux pas faire cela, j’ai besoin de mon fils, je le veillerai ne nous sépare pas, je t’en prie, laisse-le-moi !

— Non, ce n’est plus une affaire seulement entre toi et moi, maintenant c’est la guerre et je dois prendre pour notre fils les décisions que je juge les meilleures pour sa sécurité et son avenir. Si je ne revenais pas de cette maudite guerre, mes frères prendraient en

charge son éducation et son avenir, comme je le souhaite et l'aurais fait moi-même.'

— Mais enfin Raymond, je suis sa mère, personne ne peut l'aimer plus que moi et le protéger mieux que moi ! Puis il sera là, avec nous deux, car tu auras des permissions, tu viendras le voir ! Comment feras-tu pour aller en France embrasser ton fils ?

Je regarde mon père et ma mère, même comme cela se chamaillant encore, je connaissais un grand bonheur à les voir ensemble, quel que soient les circonstances, voir ces deux êtres qui me sont si chers réunis, me remplit l'âme et le cœur d'une douce sensation et d'un amour fou pour mes parents. Cette image, mes parents réunis, me tirait tant de larmes. La vie m'avait déjà bien endurci, je ne savais pas encore, que le pire était à venir.

Maman pleure en silence, elle a capitulé. Elle comprend, comme nous, que notre destin ne nous appartient plus.

— Est-ce que je peux entrer dans ce camp, je voudrais embrasser mon petit, le serrer dans mes bras, je ne peux pas le quitter comme cela, quand le reverrai-je ?

— Ils ne te laisseront pas entrer, mais moi, ils me laisseront sortir un moment avec notre fils.

Nous longeons le long grillage, nous d'un côté, maman de l'autre, jusqu'à l'entrée principale. Des femmes, des mères, des enfants sont déjà agglutinés sur le large

trottoir. Cette foule, gémit, pleure, crie des noms en agitant la main pour attirer le regard d'un être cher. Les soldats hurlent pour que cette foule libère le passage des camions et des voitures. De grands projecteurs hallucinent les ombres de cette agitation bruyante.

J'ai peur, je serre la main de mon père beaucoup plus fort. Je crains qu'il ne me perde parmi tout ce monde.

Enfin, je peux rejoindre maman, je saute dans ses bras, je crois qu'elle va m'étouffer. Nous pleurons maintenant tous les trois, même si papa fait semblant de renifler. Nous n'avons plus rien à nous dire, si ce n'est à échanger des milliers de baisers et de caresses. Maman m'étouffe toujours, mais c'est bon et je veux que cela ne cesse jamais, tout au moins jusqu'à la fin de la guerre. Nous devons nous séparer, l'officier rappelle mon père, c'est l'heure du dîner.

Maman nous fait promettre de revenir un peu plus tard dans la soirée, elle sera là et tient à m'apporter un souvenir et des douceurs.

Dans le camp, il y a d'autres enfants, car mon père n'est pas le seul dans cette situation, nous avons à notre disposition une grande tente, où les jeunes filles à la croix rouge sur le front nous servent une soupe fade et tiède, un morceau de pain avec un petit fromage que j'aime bien. Les enfants se sont tous regroupés pour jouer ensemble, j'en connais quelques-uns de mon école. Le temps s'écoule et maman me manque.

La nuit est maintenant profonde et seuls quelques coins du camp sont éclairés, ce nouveau lieu sinistre commence à m'angoisser, heureusement, la main ferme et chaude de papa me rassure.

Arrivé à la grande entrée, j'aperçois maman, elle a les bras chargés d'un gros paquet, je ne peux deviner ce qu'il cache, mais je pressens avec une certaine impatience, qu'il est pour moi. Enfin, elle est autorisée à pénétrer dans le camp jusqu'au poste de garde. On nous donne trois chaises regroupées dans un coin où nous trouvons une certaine intimité.

Ma seule préoccupation est ce cadeau dissimulé sous le papier journal qui sert d'emballage.

Les parents, heureusement, n'ont pas besoin de longs discours pour comprendre leurs enfants, il s'agit d'une histoire sans paroles qui dure toute la vie. Aussi maman dès que nous sommes installés, me tend le paquet.

—Tiens mon chéri, c'est pour toi, prends-en bien soin, ce sera pour toi un bon compagnon à qui tu pourras confier tes joies, mais aussi tes peines, il te parlera de moi et je suis certaine qu'il te protégera.

Disons que je déchire le paquet, plutôt que je ne le défais. C'est un gros nounours, tout marron aux poils ras et soyeux. Il a une bonne tête toute ronde que je trouve aussitôt expressive et tendre, surtout ses bons yeux doux qui me dévisagent. Je sens bien que ce premier contact est capital pour nous deux et que notre avenir et notre connivence en dépendent. C'est